

## MOBILITÉ(S)

Dave LÜTHI

(Doyen de la Faculté des lettres, Université de Lausanne)

«Je voyage non pour connaître l'Italie mais pour me faire plaisir», disait Stendal. Je voyage non pour connaître l'Italie mais pour remplir mon *curriculum vitae*, dirait-on aujourd'hui?

Le Grand Tour, modernisé sous le vocable moins romantique de mobilité, reste un élément essentiel de la formation pour les étudiant·e·s à tous les niveaux, mais aussi pour les post-doctorant·e·s et les enseignant·e·s en général. La réforme de Bologne et la création des crédits harmonisés ECTS visaient notamment à favoriser les déplacements et à leur prise en compte dans les cursus d'études, donnant à la mobilité un essor sans précédent (du moins dans l'histoire contemporaine des universités), qui restait encore rare et réservée à quelques rares privilégié·e·s il y a une génération encore.

Moi-même, je n'ai pas passé de semestre à l'étranger durant mes études; d'une part ce n'était pas l'usage, d'autre part, la matière qui m'intéressait n'était pas enseignée ailleurs (sauf à Genève, ce n'était pas vraiment un voyage...). Pourtant, en tant qu'étudiant et doctorant en histoire de l'art, je n'ai cessé de bouger. Voyages d'études (un à deux par année), personnels (vacances passées à visiter des hôpitaux et des bains thermaux en Tchéquie ou dans le Massif central, à voir des tombeaux au nord de l'Allemagne, sans parler évidemment des visites de villes, de musées, d'églises, de châteaux, un peu partout), collectifs (voyages spontanés en groupe d'étudiants)... à une époque où le jet n'était pas *easy* et où le voyage prenait du temps. La mobilité prend des formes diverses, en pointillé parfois, mais elle demeure un moteur essentiel de toute science.

La notion du temps du voyage semble essentielle, à nouveau. Alors que les bourses tendent à se tarir, le voyage et la mobilité risquent de redevenir un privilège ou, du moins, un moment calibré dans le temps et dans l'espace. La vision idéalisée de la mobilité comme une sorte de Grand Tour en prend un coup; prendre son temps, profiter du dépaysement, apprendre, comprendre – dans le sens étymologique de ces deux termes – ne sera plus guère possible. Il faudra rentabiliser, optimiser son séjour. À cette vision productiviste du voyage s'oppose une autre, écologique, à l'heure où les hautes écoles réfléchissent justement aux conséquences de la mobilité et tendent à prôner de voyager moins et pour de plus longues périodes. Ce n'est pas le moindre des paradoxes.

Se pose par conséquent la pertinence de la mobilité à l'ère de la dématérialisation du savoir. Textes, images, films circulent plus facilement que nous, à quoi bon, donc, circuler aussi? Intervient ici une notion que l'on ose à peine exprimer: celle du plaisir procuré par le voyage, la jouissance du temps et de l'espace éloigné.

On parlait au XIX<sup>ème</sup> siècle de «voyage de plaisir»: j'espère que ce concept pourra dans le contexte intense voire stressant qui est celui des chercheur·e·s d'aujourd'hui, redevenir une raison valable de voyage, partant du principe que les scientifiques aiment ce qu'ils / elles font et que, par conséquent, s'ils / si elles voyagent, c'est parce qu'ils / elles le veulent et non pas parce qu'ils / elles le doivent.